

# Mona Ozouf

## Varennes

La mort de la royauté  
(21 juin 1791)



folio histoire

Mona Ozouf

# Varennnes

La mort de la royauté  
(21 juin 1791)

Gallimard

Mona Ozouf, directeur de recherche au C.N.R.S., est l'auteur de nombreux ouvrages sur la Révolution française, la République et la littérature, notamment *La Fête révolutionnaire* (1976), *Les Mots des femmes* (1995) et *Les Aveux du roman* (2001).

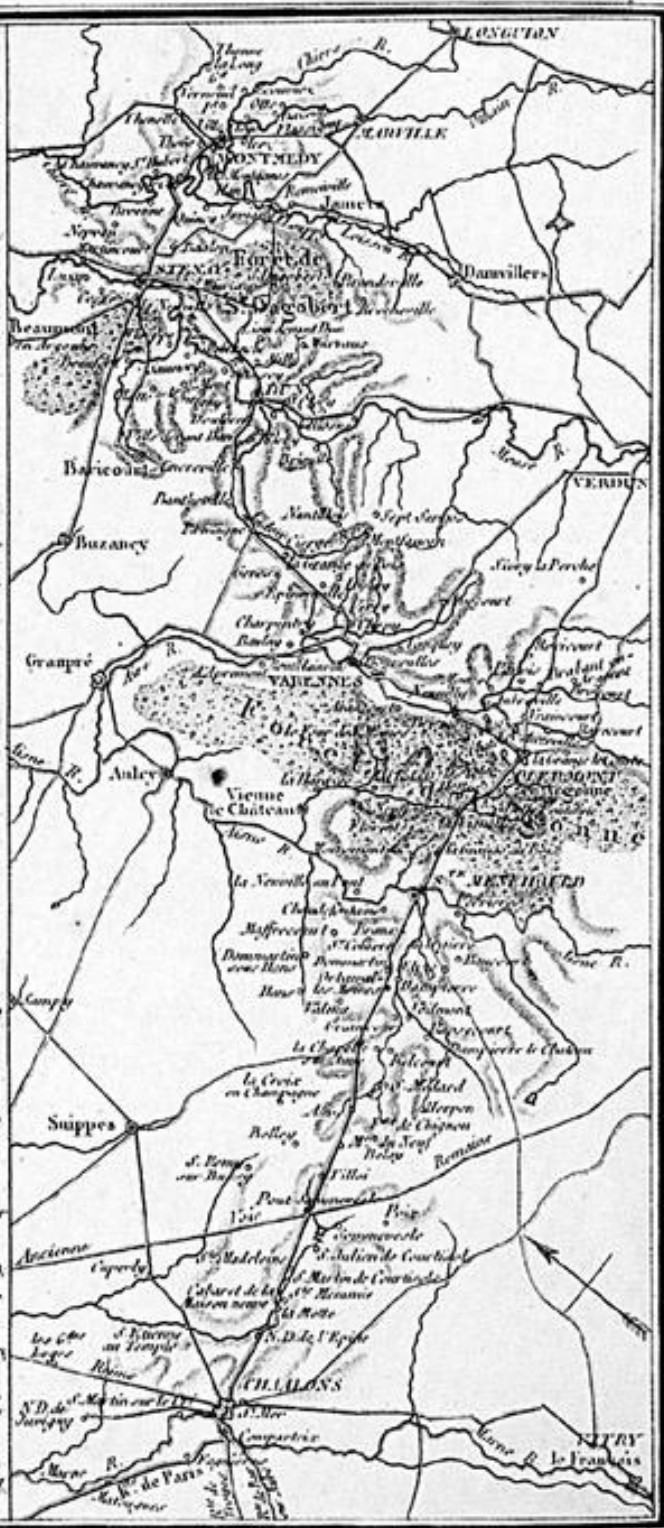
**CARTE**  
**DE LA ROUTE DE CHALONS**  
**A MONTMÉDY,**  
*Pour l'intelligence du Voyage*  
**DE S.M. LOUIS XVI**  
**A VARENNES.**

— — — — —  
**DISTANCE DES POSTES**  
**en Lieues .**

<i>De Chalons à Pont Sommevoelle</i>	4 1/2
<i>Pont Sommevoelle à Orbaival</i>	4
<i>Orbaival à s<sup>te</sup> Menchevild</i>	2
<i>s<sup>te</sup> Menchevild à Clermont</i>	4
<i>Clermont à Varennes</i>	3
<i>Varennes à Dun</i>	3
<i>Dun à Stenay</i>	3
<i>Stenay à Montmédy</i>	3

**ETAT DES DÉTACHEMENS**  
**placés sur la Route que devait**  
**parcourir le Roi .**

- 1<sup>er</sup> à Pont Sommevoelle, 30 Buzards du Rég<sup>t</sup> de Lauzun, commandés par Monsieur le Duc de Choiseul ayant sous ses ordres M. Bondet Sous-Lieutenant .
- 2<sup>e</sup> à s<sup>te</sup> Menchevild, 40 Dragons du Régim<sup>t</sup> Royal, commandés par M. d'Arbois Capitaine
- 3<sup>e</sup> à Clermont, 30 Dragons du Régiment de Monsieur et 40 du Régim<sup>t</sup> Royal, commandés par M. le C<sup>te</sup> de Dames.
- 4<sup>e</sup> à Varennes, 60 Buzards du Rég<sup>t</sup> de Lauzun, commandés par M. de Rodewels Sous-Lieutenant, de Bouilli fils et de Raigeourt .
- 5<sup>e</sup> à Dun, 30 Buzards du Régiment de Lauzun, commandés par M. Deslon Capitaine .
- 6<sup>e</sup> à Mouzy, 30 cavaliers de Royal Allemand, commandés par M. Guerber Capitaine
- 7<sup>e</sup> à Stenay, le Régiment de Royal Allemand, commandé par son Colonel M. le B<sup>te</sup> de Mandell.



*Gravé par Ambroise Tardieu, Graveur de la Marine, du Dépôt des Fortifications, de l'Administration des Forêts et du Journal des Savants, Membre de la Société Asiatique et de la Société de Géographie .*

Carte de la route de Chalons à Montmédy, publiée dans les *Mémoires de M. le baron de Goguelat*, 1823.  
 Bibliothèque historique de la Ville de Paris.

## *Introduction*

S'il fallait résumer l'événement du 20 juin 1791, on pourrait s'en tenir à quelques phrases dépourvues de tout éclat : ce soir-là, Louis XVI, qui s'estimait prisonnier des Tuileries, est sorti de Paris, dans l'intention de rejoindre Montmédy, place forte aux frontières de l'Est ; arrêté le lendemain dans une bourgade argonnaise, où il a dû passer la nuit, il a été, le matin suivant, contraint de rebrousser chemin vers la capitale qu'il avait quittée l'avant-veille.

À Varennes, donc, un roi s'en est venu, un roi s'en est allé. Dans le jeu de l'oie de la Révolution française, ce voyage interrompu est le coup de dés malencontreux qui ramène le joueur à la case du départ : fausse manœuvre, échappée sans lendemain, événement dépourvu de portée apparente. Après cet intermède manqué, la pièce recommence sur la même scène — entre le Manège où siège l'Assemblée, les Tuileries devenues « une Bastille pour les rois », les rues parisiennes en émoi ; avec la même distribution — un roi, une reine, des députés, des clubs ; et un livret inchangé — une constitution à parfaire, une révolution à clore. On peut douter que les trente-six heures qui séparent le moment où la famille royale s'échappe des Tuileries et celui où il lui faut reprendre la route en sens inverse méritent vraiment le nom de « journée révolutionnaire ». Et quand on prétend les élever à la dignité de « journée qui a fait la France », la perplexité s'accroît encore.

Rien, en effet, dans le cours de ces heures n'appelle à la mémoire les représentations habituellement liées à la « journée » révolutionnaire. Dans l'imaginaire national, que faut-il à pareille journée ? Un théâtre urbain, parisien de préférence, tout à coup bouleversé, turbulent, bruyant, méconnaissable. Il faut des foules anonymes qui abattent grilles et murailles, investissent les espaces les mieux gardés et les lieux interdits (Bastille, Tuileries, Convention), se les approprient dans une subversion, mi-joueuse, mi-brutale, de leurs usages consacrés. Il faut des razzias de fourches et de fusils, des pillages, des rumeurs folles, des paniques. Il faut des violences collectives, des coups de feu, des têtes sur des piques, du sang, de l'épouvante. Il faut aussi un déclenchement imprévisible : car on aura beau prêter à la journée des précédents et même des préparatifs, complots souterrains ou sourdes intrigues, ils ne suffiront jamais à rendre compte de l'embrasement soudain des rues et de l'étincelle qui leur met le feu. Enfin, aux lendemains de la journée, quand on fait le

compte des morts et des saccages, on trouve des hommes transformés, le cours des choses infléchi, et renouvelé le sens des événements à venir.

Aucun des ingrédients canoniques de la « journée » ne semble présent à Varennes. Il s'agit d'un départ clandestin, couvert par le secret, abrité par la nuit ; puis d'un voyage accompli sur une route quasi déserte, le plus furtivement possible ; d'un arrêt inopiné dans une pauvre commune, si écartée des grands chemins qu'elle n'a pas même de maison de poste. Sans doute retrouvera-t-on, sur le trajet du retour, le grondement des foules turbulentes, puis, à l'arrivée dans la capitale, ce que les journaux nomment « un concours immense de peuple ». Cette masse populaire, autre singularité, se montre respectueuse des consignes d'ordre qu'on lui a données et observe le plus impressionnant des silences. L'épisode comporte certes une sourde violence, mais elle est contenue, et ne fait au total qu'une seule victime ; encore est-ce, sur la route du retour, à la suite de circonstances mal éclaircies. L'aventure tout entière manque absolument de l'éclat, barbare ou joyeux, c'est selon, qu'on prête généralement aux « journées » de la Révolution française.

On peut douter par ailleurs de la pertinence à faire figurer le 20 juin dans le répertoire des grandes dates révolutionnaires. Certaines d'entre elles ont un caractère fondateur — la nuit du 4 août 1789, qui marque la naissance de la société des hommes libres et égaux ; d'autres, un caractère destructeur — le 10 août 1792, qui vient à bout de la monarchie ; ou le 31 mai 1793, qui met à mal la représentation nationale. D'autres encore sont indissolublement destructrices et fondatrices : le 14 juillet, qui en 1789 abat l'emblématique Bastille et qui fonde en 1790 l'identité et l'unanimité nationales. Mais la journée et la nuit de Varennes paraissent, elles, ne rien fonder, ne rien détruire. Le roi revient à Paris pour être mieux que disculpé : confirmé dans des pouvoirs qu'on prend soin d'accroître, et qui sont l'objet d'un rafistolage constitutionnel appliqué. Tout continue comme devant, et l'Assemblée constituante s'ingénie même à nier qu'il y ait eu là un événement, en s'acharnant, contre toute évidence, à en ôter l'initiative aux principaux acteurs. La version officielle veut en effet établir que la famille royale a été criminellement, et contre son gré, enlevée à l'amour de ses sujets. Puis, quand s'effondre cette fiction pieuse, on assure qu'elle n'a pas fui, mais tout simplement entrepris un voyage d'information dans les provinces, pour tester sur le terrain les sentiments et les espérances des Français. Louis XVI lui-même apporte sa caution à ce roman pédagogique, destiné à amortir le choc de ce qui s'est réellement passé.

Les historiens, à leur tour, n'ont prêté qu'une attention distraite à l'événement. Il est évidemment de portée nulle pour ceux qui, tel Joseph de Maistre, et à rebours de « ce que professe la philosophie moderne<sup>1</sup> », n'accordent rien au hasard dans l'histoire. Aucun acteur, dans l'engrenage fatal d'une Révolution qui va son train indépendamment des volontés humaines, n'échappe à sa destinée — et Louis XVI moins que tout autre : dès

l'origine, il est voué au martyr, en expiation de fautes qu'il n'a pas commises. Mais même ceux qui adoptent une perspective moins sombrement métaphysique voient la fatalité se tenir au seuil de l'équipée royale. Thiers s'ingénie à en soustraire toute initiative individuelle : on ne peut, selon lui, en reprocher l'échec ni à ceux qui l'ont conseillée ni à ceux qui l'ont exécutée, tant celui-ci était le « résultat de cette fatalité qui poursuit la faiblesse au milieu des crises révolutionnaires<sup>2</sup> ». Il n'en fait donc, comme son ami Mignet, qu'un récit très plat. Taine, lui, n'aperçoit nullement dans l'aventure de Varennes la scène à faire : elle ne le retient que dans la mesure où elle fournit aux Jacobins l'occasion d'accomplir un pas de plus dans leur diabolique entreprise. Quant à Jaurès, il ne s'intéresse à la fuite du roi que pour la discussion torrentielle qu'elle suscite à l'Assemblée, et pour l'espace qu'elle ouvre à une idée républicaine longue à naître.

Tous, d'autre part, sont enclins, suivant la pente d'une profession qui supporte mal l'irruption dans le continuum temporel de l'absolument nouveau, à inscrire l'échappée royale dans un procès de bout en bout intelligible. Tantôt, c'est en restituant, en amont, la série des indices qui l'annoncent, des soupçons qui la dénoncent avant l'heure, des gestes et des paroles qui la préparent : on ôte alors à l'événement son effet de rupture. Tantôt, c'est en la faisant entrer dans une rationalité psychologique et politique : étant donné la situation intenable que la Révolution avait faite au roi, la fuite, selon Jaurès, était très « probable<sup>3</sup> ». Elle était même, selon Quinet, l'un des plus pénétrants commentateurs de l'événement, la meilleure chose à tenter pour un roi pris au piège, un parti éminemment « raisonnable<sup>4</sup> ».

Aulard, qui consacre à Varennes un récit très sobre, observe pourtant que parmi les événements révolutionnaires, fort peu furent vécus et ressentis dans les profondeurs de la nation. Qui peut dire si les journées du 10 août, du 31 mai, du 9 thermidor, du 18 fructidor, du 18 brumaire ont été connues par le peuple des villes et des campagnes ? A-t-il pu les interpréter ? Les a-t-il seulement sues ? En revanche, ni la prise de la Bastille, ni la mort du roi, ni la guerre n'ont pu échapper aux plus frustes des Français. Et, de même, Varennes, qui fait donc partie de cette toute petite série d'« événements qui furent vraiment nationaux<sup>5</sup> ».

Avant Aulard, quelques historiens l'avaient compris. Louis Blanc, parce qu'il est un conteur. De Varennes il fait une relation riche en coïncidences inattendues, en péripéties rebondissantes, en anecdotes piquantes — souvent controuvées, il est vrai, mais du moins mettent-elles en relief l'aspect dramatique de la journée et de la nuit. Michelet, parce qu'il est sensible à tout ce qui fait image, et prêt à accorder une immense importance symbolique au projet qu'il prête à Louis XVI de mettre une frontière entre les Français et lui. Non que Michelet ait renoncé à raconter lui aussi tout ce qui précède et prépare le départ du roi. Mais ce n'est que pour en déplacer l'effet de surprise, à ses yeux intact : « Ce

qui surprenait le plus dans la scène de Varennes était le plus naturel ; ce qui semblait un changement, un renversement inouï était un retour à la vérité. » Dans ce Louis XVI travesti en domestique, Michelet aperçoit en effet la vraie nature du monarque, fait pour être un « économe de grande maison, exact et intègre, très consciencieux ». L'habit de serviteur « était son habit réel ; il avait été déguisé jusque-là sous les signes menteurs de la royauté<sup>6</sup> ». Varennes devient alors un incomparable révélateur.

Force des images, choc des émotions humaines : Louis Blanc et Michelet signent ici leur affinité avec les romanciers et les hommes d'images, dramaturges ou cinéastes. Ceux-ci ont donné à la fuite de Varennes toute l'attention que lui chicanaient les historiens. Elle a exercé sur eux une fascination durable. C'est que son scénario très simple comporte un puissant enjeu émotif : les fugitifs réussissent-ils dans leur entreprise ? Leurs poursuivants les rattraperont-ils ? On accompagne les uns et les autres dans cette traque haletante, avec ses brusques alternances d'espoir et de découragement. L'épisode a l'avantage, d'autre part, d'être enfermé dans une unité de temps (cinq jours séparent le départ clandestin, nocturne et joyeux, du retour public, diurne et honteux) ; dans une unité de lieu : tantôt l'espace étroit de la berline, que la famille royale devra, au retour, partager avec l'ennemi ; tantôt la pauvre chambre d'un épicier de village. On dirait un découpage tout prêt pour le théâtre, caractère que renforcent encore les déguisements des principaux acteurs. Ajoutons que sur cette trame sommaire le hasard a brodé des épisodes exubérants, parfois dramatiques, parfois prosaïques, parfois encore romanesques. Il s'agit d'une histoire baroque, mieux faite pour Shakespeare que pour Racine.

Ce sont ces contrastes, réunis dans une intrigue forte, qui ont frappé les romanciers. Contraste des lieux, car on voit Hugo, en voyage vers le Rhin, méditer sur la proximité géographique entre Reims, la ville des fastes éclatants du sacre, et l'obscur bourgade vers laquelle roule dans la nuit grise un roi vêtu de gris, affublé pour l'occasion du plus terne des patronymes, Durand : « Entre Reims et Varennes, entre le sacre et le détronement, il n'y a que quinze lieues pour mon cocher ; pour l'esprit il y a un abîme, la Révolution<sup>7</sup>. » Contraste des personnes, car comment ne pas rêver sur l'improbable face-à-face d'un roi et d'un marchand de chandelles, d'une reine et de municipaux qui lui font la loi ? Stendhal, en lisant le récit que fait de l'aventure un des principaux artisans de la déroute finale, oppose les soucis mesquins de ce duc de Choiseul occupé d'habits, de chevaux, d'étiquette, et l'énergique détermination des acteurs populaires, Guillaume et Drouet : leur eût-on confié la bonne marche du voyage, celui-ci aurait atteint son but.

Contraste, enfin, des époques. Se souvient-on que Voltaire, en route pour Paris en février 1778 — le mois de son couronnement sur la scène où l'on jouait *Irène* —, s'était fait arrêter aux barrières par des commis d'octroi soucieux de vérifier si le véhicule ne transportait « rien contre les ordres du roi » ? « Messieurs, avait répondu Voltaire, je crois



qu'il n'y a ici de contrebande que moi. » Un des deux gardes s'était alors écrié : « Pardieu, c'est M. de Voltaire<sup>8</sup> ! » Fin des soupçons, arrêt immédiat de la fouille, le carrosse passe dans le respect émerveillé de tous. Entre l'écrivain fêté à l'octroi, qui roule triomphalement vers son sacre, et le roi sacré ignominieusement arrêté à Varennes, c'est tout un monde qui bascule. Nul ne le fait mieux comprendre que Chateaubriand : dans un moulin de la lointaine Amérique, près du feu où mijote son méchant dîner, il avise un lambeau de journal sur lequel fulgurent quatre mots : « Flight of the King ». « Une conversion subite, raconte-t-il, s'opéra dans mon esprit. » Le voici qui abandonne sur-le-champ les solitudes américaines pour venir offrir aux Bourbons « les services d'un cadet de Bretagne<sup>9</sup> ».

Pour frapper l'imagination romanesque, il y avait encore l'importance extrême de l'enjeu : la réussite de l'évasion aurait changé les destinées des voyageurs de la berline — tous, à l'exception de la gouvernante et des enfants royaux, sont promis au couperet. Pour d'autres acteurs, c'est au contraire la participation à la débâcle de l'équipée qui a bouleversé la vie et en a infléchi le cours. Il suffit de songer à la destinée singulière de ce maître de poste qu'on tiendra, sans trop d'exactitude, pour l'artisan principal de l'arrestation de Louis XVI. À son exploit douteux, ce Drouet devra de devenir député de la Marne à la Convention, régicide, d'être emprisonné par les Autrichiens, échangé contre Marie-Thérèse de France, condamné comme babouviste à l'échafaud auquel il échappe en s'évadant par un conduit de cheminée, avant de devenir plus tard sous-préfet de Sainte-Menehould, décoré par Napoléon, pour être enfin réduit par la Restauration à vivre caché dans une grotte.

Mais au-delà de ces destinées individuelles métamorphosées, c'est aussi, assure Alexandre Dumas, celle de la France qui s'est jouée à Varennes : sans l'arrestation du roi, pas de guerre civile, plus de terreur ; ni Napoléon ni Sainte-Hélène. Dumas y voit la source de tous les événements politiques qui se sont succédé ensuite. Pour lui, sans doute possible, Varennes est une journée qui a fait la France<sup>10</sup>.

Pour comprendre la différence de traitement que romanciers et historiens réservent à l'événement, il faut aussi songer à leur manière si différente de vivre et d'accueillir la contingence. Tout, dans la fuite du roi, est suspendu à des « si » : il s'en est fallu d'une poignée de secondes et d'une centaine de mètres pour que la berline royale puisse, dans la bourgade où elle a été stoppée, franchir le pont sur l'Aire au-delà duquel elle eût trouvé le détachement salvateur. Voilà qui place dans une lumière dramatique les menus accidents de la route. Au gré des interprétations, on tient tantôt l'un, tantôt l'autre de ces aléas pour responsable du retard fatal. Et voilà qui met aussi l'accent sur l'imprévisibilité et l'obscurité des décisions humaines : hésitations, bévues, découragement trouvent ici leur sens et leur poids face à l'Histoire majuscule.

Du tour inattendu que peuvent prendre les destins, les romanciers s'enchantent : c'est l'infiniment improbable qui constitue pour eux, comme pour Hannah Arendt, la texture même du réel. Ils sont rompus à substituer les événements imaginaires à ceux qui ont eu lieu, à rêver à l'infinité des dénouements possibles. Les historiens, en revanche, cherchent toujours à débusquer sous le foisonnement des faits la nécessité qui les ordonne. Pour eux, imperméables à ce qui est fortuit, appliqués à réduire l'intervalle entre le possible et le réel, ce qui est arrivé le devait. Connaître la fin de l'histoire est un privilège ambigu : il les incline à plier les événements à ce qui est effectivement advenu, à leur trouver une rationalisation, à éteindre la réflexion sur ce qui aurait pu être. Et alors que le romancier n'est nullement inquiet de la discordance des témoignages — si frappante dans la circonstance de Varennes, puisque les protagonistes de cette évasion manquée ont dû justifier leur conduite et plaider leur cause, rejetant souvent la responsabilité sur leurs acolytes —, l'historien cherche toujours à les accorder, à réduire la part des incertitudes, à camper sur une version unifiée.

Mais c'est précisément en fonction de ses incertitudes que l'événement de Varennes peut être tenu pour un foyer de compréhension de la Révolution française. Les questions qu'il soulève sont celles mêmes auxquelles on peut faire retour pour en déchiffrer le sens. La fuite royale pouvait-elle réussir ? Quels étaient exactement les desseins du roi ? Louis XVI avait-il l'intention de sortir du royaume ? Devait-on voir dans son départ une trahison, et comment expliquer qu'il ait été si communément interprété comme tel ? Était-ce un projet de longue date ou de dernière minute ? Fallait-il y lire la volonté du roi, ou celle de la reine ? Au centre de l'énigme, on trouve en effet les rapports de la reine et du roi, trop vite réglés dans la tradition historiographique par la subordination supposée de celui-ci à celle-là, et par un portrait de Louis XVI presque toujours négatif, pour ne pas dire caricatural.

Plus décisif encore, le nœud de l'affaire est le rapport qu'entretenaient les Français avec la royauté séculaire. Un peuple, fût-il de tous le plus versatile, peut-il oublier ce qui fait image : la tentative d'un roi pour mettre une frontière entre la nation et lui ? Peut-il écarter ces quelques jours de vacance où, en l'absence du roi, une république de fait a fonctionné ? Où l'idée républicaine, si longtemps réduite aux souvenirs radoteurs du collègue, s'est vu pourvoir d'un avenir ? Où la royauté, du même coup, a pu paraître superflue ? Varennes a fourni à Michelet l'occasion d'écrire que la royauté était morte « sous le déguisement de Varennes », mais que le procès du roi, dix-huit mois plus tard, risquait de la ressusciter par « la force de la pitié et la vertu du sang ». C'était faire de Varennes le vrai régicide, celui de la royauté. Et si Michelet a raison, on peut comprendre aussi que les heures si ternes de Varennes peuvent être dites « avoir fait la France ». Sans

pour autant aller jusqu'à suivre Alexandre Dumas, qui les tient pour « l'événement le plus considérable de la Révolution française, et même de l'histoire de France<sup>11</sup> ».

- 
1. Joseph de Maistre, *Considérations sur la France* [1821], Paris, Garnier, 1980, p. 99.
  2. Adolphe Thiers, *Histoire de la Révolution française*, Paris, 1834, 6 vol., t. I, p. 322.
  3. Jean Jaurès, *Histoire socialiste de la Révolution française* [1895-1905], t. I, Paris, Éditions sociales, 1969, p. 979.
  4. Edgar Quinet, *La Révolution* [1865], Paris, Belin, 1987, p. 256.
  5. Alphonse Aulard, *Histoire politique de la Révolution française, 1789-1804*, Paris, Armand Colin, 1926, p. 117.
  6. Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française* [1847-1853], Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1952, 2 vol., t. I, p. 606.
  7. Victor Hugo, *Le Rhin, Œuvres complètes*, Paris, Club français du Livre, 1971, 18 vol., t. VI, p. 211.
  8. Voir René Pomeau, *Voltaire en son temps*, Paris, Fayard-Voltaire Foundation, 1995, 2 vol., t. II, p. 873.
  9. François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 2 vol., t. I, 1951, p. 268.
  10. Alexandre Dumas, *La Route de Varennes*, Paris, 1869, p. 5. Dumas y voit « le point culminant de la royauté. Elle a mis sept cent quatre ans à monter jusqu'à Varennes, elle ne met que dix-neuf mois à descendre de Varennes à la place de la Révolution ; en mettant le pied sur la première marche de l'escalier de l'épicier Sauce, l'infortuné Louis XVI mettait le pied sur le premier degré de l'échafaud ».
  11. Dumas, *La Route de Varennes, op. cit.*

## *Chapitre premier*

### UNE INCOMPRÉHENSIBLE ODYSSÉE

C'est un soir de juin, une nuit sans lune, un ciel couvert. Mais aux Tuileries, la cour des Princes, tout encombrée des carrosses qui attendent le coucher du roi, est fort éclairée. Il peut être dix heures et demie, un peu plus sans doute. Des ombres glissent entre les voitures, un homme en houppelande et chapeau de cocher, qui tient la main d'une toute petite fille, et une femme avec au bras une autre fille, déjà grande celle-ci ; quatre silhouettes qui se pressent, passent dans la cour Royale, grimpent dans une voiture de louage, elle aussi se hâte, sort de la cour, fait un tour par les quais, la place Louis-XV, la rue Saint-Honoré, puis s'immobilise rue de l'Échelle au coin du Petit Carrousel. Une grande heure s'écoule, une autre femme arrive — douze coups, déjà, ont sonné au clocher de Saint-Germain-l'Auxerrois — puis un homme corpulent au pas tranquille. Une mortelle demi-heure encore, et voici une femme essoufflée, qui dit s'être un peu perdue dans les lacs du Carrousel. C'est fait, ils sont tous là, tous les six, sans compter le cocher, un homme décidé, semble-t-il, qui touche vivement ses chevaux et fait partir au trot la citadine au complet<sup>1</sup>.

Au complet, c'est-à-dire, dans l'ordre de leur arrivée : la gouvernante des enfants de France avec ses deux pupilles royaux ; la sœur du roi, Mme Élisabeth ; le roi lui-même, paisible comme à l'habitude ; la reine enfin. À eux six, ils viennent de réussir un exploit : quitter un palais où on ne les perdait jamais de vue ; où les gardes couchaient au travers des portes, après avoir donné un tour de clé et caché le trousseau entre deux matelas ; où La Fayette, mille fois averti que les hôtes des Tuileries méditaient leur fuite, a fait il y a peu redoubler la surveillance. Dans la voiture de louage cernée par la nuit, plus proches les uns des autres qu'ils ne le furent jamais, enfin seuls, les six voyageurs n'osent croire encore à l'échappée belle.

Et pourtant, on roule sans accroc. Le parcours dans les rues de Paris semble, il est vrai, un peu étrange. Pourquoi ce détour par la rue de Clichy, où le cocher parlemente beaucoup trop longtemps ? Enfin, après avoir traversé un quartier de maisons chétives et basses — eux n'ont jamais vu ainsi la capitale —, voici la porte Saint-Martin : la rotonde toute neuve qui a tant fait murmurer Paris est illuminée, les commis de la barrière

célébrent une noce, on passe sans coup férir, dans le bruit des crin crins. Les fugitifs sont toujours sur des épines : les femmes n'ont pas relevé les gazes tombantes qui ornent leurs chapeaux, il est bien trop tôt pour se féliciter.

C'est la campagne maintenant, où l'on découvre, mais il faut longtemps la chercher, l'imposante berline qui attend, avec ses deux courriers en livrée bouton-d'or. La voiture se range au flanc de la berline, portière à portière, les voyageurs y passent sans mettre pied à terre et, pendant que le cocher se débarrasse de la citadine en la versant dans le premier fossé, ils s'installent dans un espace plus large et plus douillet, sur le velours blanc flambant neuf des coussins. Ils peuvent prendre leurs aises, respirer.

Pas encore tout à fait. Déjà, car on va bon train sur la route pavée, des arbres comme des spectres se pressent autour de la voiture : on longe la forêt de Bondy, toute bruissante d'une légende noire de rapines et de meurtres. Il est peu probable que les fugitifs aient en mémoire la prophétie de Michel de Nostre-Dame, qui avait lu dans les astres un voyage calamiteux à Varennes et la traversée nocturne d'une forêt fatale aux reines, où devaient errer les ombres massacrées de Chilpéric et de Blithilde<sup>2</sup>. Mais même sans Nostradamus à l'esprit, Bondy passe pour un mauvais lieu. Et, pour la reine au moins, la traversée de cette forêt hantée annonce une heure détestable : c'est à Bondy que le cocher dévoué, sous la houppelande duquel se dissimule M. de Fersen, son chevalier servant, son meilleur ami, davantage peut-être même, chuchote-t-on, doit les quitter, tourner bride, prendre vers le nord-ouest : « à vaultorte », disait la prophétie, c'est-à-dire par un chemin détourné ; en langage prosaïque, par la route de Mons. Se séparer de cet homme déterminé, qui a montré jusqu'à présent tant de panache, ajoute sûrement à l'angoisse des fugitifs.

Mais enfin, il faut repartir. Voient-ils déjà, ou est-ce une illusion, le ciel rosir devant la berline ? Cette nuit de juin est la plus courte de l'année, et la route pique rapidement vers Claye, où le jour s'est levé, assez pour que les enfants royaux puissent reconnaître des visages familiers : Mme Brunier, première femme de chambre du dauphin, Mme de Neuville, attachée à Madame, attendent dans une voiture plus modeste, avec un autre courrier, lui aussi de jaune vêtu, qui prend tout de suite le galop pour préparer le relais suivant. La petite troupe est maintenant au complet — trois courriers, deux femmes de chambre, les six fugitifs : onze personnes donc et deux voitures ; un peu beaucoup peut-être, pour qui veut passer inaperçu ?

Mais à Meaux, où ils arrivent vers les six heures, la ville somnole encore quand, juste face à l'évêché, on change de chevaux. Ils passent sans encombre, la berline roule allègrement au trot de ses six chevaux frais, l'humeur s'allège dans l'air vif du matin et on se sent assez bien pour sortir les provisions. Même, à La Ferté-sous-Jouarre, après avoir laissé à gauche la route de Reims et attaqué la côte de Montmirail, on peut faire gambader les enfants, heureux de se dégourdir les jambes. Pas grand monde sur cette route matinale.

De loin en loin, dans les champs, des paysans ont l'œil aux moissons ou rentrent leurs foins. Met-il sa tête à la portière, le gros homme de la berline, pour dire un mot aux travailleurs, s'informer, avec sa bonhomie coutumière, de la récolte, au mépris de toute précaution ? Ceux qui, retour de l'expédition, ont raconté cette histoire, l'ont parfois soutenu, parfois nié, c'est selon<sup>3</sup>. En tout cas, l'inquiétude s'apaise ; à l'intérieur de la voiture, les langues se délient : on commence à parler, à évoquer la tête qu'en ce moment même — il doit être huit heures à peu près — doivent faire les garçons de la chambre du roi, les femmes de la garde-robe d'atour, les Suisses et, surtout, La Fayette, geôlier exécuté. On ne se hasarde pas encore à se réjouir trop bruyamment, mais les lieues se succèdent, on trouve à nouveau tout prêts les chevaux de rechange, les relais défilent — Viels-Maisons, Montmirail, Fromentières. Et c'est ici, a-t-on raconté, que le roi descend lourdement de la berline, aidé de l'un des courriers. Il lui faut « épancher de l'eau » et permettre aussi aux dames, à l'intérieur, de « se mettre à l'aise<sup>4</sup> ».

Ont-ils le sentiment d'avoir pris du retard — presque trois heures déjà — sur l'horaire établi par M. de Goguelat, un homme sûr, un expert, ingénieur géographe de son état ? Sans doute pas, puisqu'à Chaintrix, près de la rivière, dans la maison cossue du maître de poste, et pendant que les postillons s'affairent autour des chevaux, ils descendent pour se rafraîchir et s'attardent. De bien bonnes gens, ces Lagny, et qui savent encore, c'est visible, ce qu'est la noblesse, ce qu'on doit à la monarchie ; le gendre a fait jadis le voyage de Versailles, y a vu le roi, qu'il reconnaît ; et les femmes s'empressent, font servir du lait, du bouillon. Ici, sur ces beaux sols de brique, on sent qu'on aime l'ordre, la vie régulière, le travail. Et c'est bien ce qu'on avait toujours pensé, dans la berline : que, hors de Paris et de son air méphitique, tout irait autrement pour les fugitifs. L'année dernière, à la Fédération, les députés de province avaient montré au roi tant de fidélité !

Il y a cependant encore une étape inquiétante sur cette route : Châlons, dernier poste, les voyageurs le savent, où nul détachement n'a été prévu pour leur prêter main-forte. Et voici que sur la plaine blanchâtre, au bout de la route de craie, si rectiligne, on voit déjà se dresser les flèches de la cathédrale. L'après-midi s'avance. Quatre heures sonnent déjà au clocher pendant que la berline noire traverse en diagonale cette ville paisible, en longeant l'élégant hôtel de ville. Voilà qui est fait, ils sont passés, et Châlons, c'est bien ce qu'ils redoutaient le plus après la cour des Princes.

La petite troupe peut maintenant emprunter la chaussée qui mène à Sainte-Menehould, la nouvelle route d'Allemagne, ouverte voilà seulement six ans et qui file droite entre des peupliers frêles encore, mais dont Goethe, l'année suivante, admirera la belle venue. Ils s'attendent à retrouver, dans trois lieues à peine, à Pont-de-Sommevesle, les hussards et M. de Choiseul. Le jeune neveu de celui qui avait fait le mariage de Marie-Antoinette a de la fougue ; on se souvient qu'il a montré de l'enthousiasme et même, dira Charles de Damas,

de l'« enivrement » à l'idée de participer à ce départ joyeux du 20 juin 1791, revanche sur le triste retour du 6 octobre 1789, de Versailles à Paris<sup>5</sup>. De toute manière, le nom de Choiseul, pour Marie-Antoinette, est un sésame. Une fois Choiseul retrouvé, avec son détachement, la messe sera dite, la fuite accomplie.

## MÉDITATIONS INTÉRIEURES

La plaine à perte de vue, avec ses maigres arbres poudreux, offre peu de ressources, et comme tombe la tension dans la voiture, chacun se laisse aller à ses pensées. Sous le chapeau noir de la reine, quelle cavalcade de souvenirs et d'émotions, rêves autrefois bercés, triomphes, affronts, regrets, impuissance, colère ! Tendresse, peut-être ? Il y a celui qui l'a quittée à Bondy : où, se demande-t-elle, peut-il bien galoper à présent ? Quant à l'autre, assis à ses côtés, tranquillement plongé dans les cartes de Cassini, voit-elle encore en lui l'adolescent endormi et maussade qui l'a accueillie lorsque, jeune dauphine, elle est arrivée à Compiègne ? Ou plutôt le mari incommode de la dernière année, qu'elle devait s'échiner à convaincre de la nécessité de fuir ? Faire « vouloir » le roi avait toujours été un rude métier. Ce n'est pas pour rien que cette mauvaise langue de Monsieur disait de son aîné que son caractère ressemblait « à ces boules d'ivoire huilées » qu'on s'efforce en vain à faire tenir ensemble<sup>6</sup>. Et depuis quelques mois, combien de fois n'avait-il pas changé de conseillers, de projets, de décisions ? La reine savait pourtant que des trois Bourbons épousables, le moins mauvais lui était échu. Artois, qu'elle avait beaucoup aimé dans son temps de dissipation, avait déserté tout de suite, et elle ne s'y fiait plus. Quant à Provence, qui à cette heure devait rouler sur la route de Flandre, il passait dans toute la famille pour avoir le cœur faux. Pis, la félonie incarnée : n'avait-il pas jeté Favras dans un complot, puis l'avait désavoué, puis laissé périr sur l'échafaud<sup>7</sup> ?

Le moins mauvais donc, ce royal époux. Néanmoins, un « pauvre homme », comme elle l'avait écrit dans une lettre au comte de Rosenberg, que sa terrible mère avait trouvée fort déplacée<sup>8</sup>. Car elle avait dû aussi, dès ses premiers pas sur le sol français, compter avec les mouchards, installés auprès d'elle par Marie-Thérèse, à qui du coup rien n'échappait et qui lui faisait grief de ses plumes, de ses rubans, des trente-six pouces de hauteur de ses coiffures, s'arrangeait toujours pour apprendre ce qu'elle avait perdu au lansquenet et au pharaon, la chicanait sur ses diamants. Et les diamants, justement, où sont-ils aujourd'hui ? Ils sont déjà en sûreté à Bruxelles chez sa sœur Marie-Christine, l'archiduchesse, tandis que ceux de Mme Élisabeth roulent dans la cassette confiée à Léonard, le coiffeur de la reine, de l'équipée lui aussi — impossible de s'en passer — et qu'on doit retrouver tout à l'heure, à Pont-de-Sommevesle, avec Choiseul et les hussards.

Peut-être rêvait-elle plutôt, Marie-Antoinette, à l'étrangeté d'une vie de reine, aux ragots qui, dès les premiers jours, l'avaient partout accompagnée, à toutes ces cours royales penchées au-dessus d'un lit conjugal où il ne se passait rien, sur lequel, elle le disait elle-même, était tombé un mauvais charme, tant le roi avait de « répugnance à coucher à deux<sup>2</sup> ». Toute cette humiliation devait lui être toujours présente, mais dans sa rancune passe sans doute aujourd'hui un soulagement. La berline a beau être étroite, c'est la première fois que nul ne l'espionne. Elle s'était pourtant, contre la règle qui voulait qu'il n'y eût pour les reines, comme le disait Mme Campan, « ni boudoirs ni cabinets », inventé une vie presque privée, « dégagée de toute représentation », dans le gracieux abri de Trianon<sup>10</sup>. Elle avait réuni quelques fidèles, « la société de la reine », disait-on, à laquelle le roi lui-même devait demander à être admis. Mais ce n'était guère qu'une éclaircie dans l'étiquette ; et puis la vigilance de la Révolution était venue relayer celle de l'Ancien Régime. Aux Tuileries, le cérémonial était certes devenu moins contraignant, mais ç'avait été pour retrouver les gardes nationaux couchés à sa porte, la suivant de si près au jardin qu'elle devait parler à voix basse, et l'ombre de La Fayette, l'homme détesté, partout visible. Elle remâche tout cela, Antoinette, le visage fermé sous le chapeau noir dont elle a relevé les gazes à présent, pas du tout celui qu'adouçissait l'ombre lilas des capelines, sous le pinceau complaisant de Mme Vigée-Lebrun.

Le « pauvre homme », à ses côtés, que dit-il ? Il savait mal communiquer ses émotions, le silence avait toujours été son refuge ; de lui, Mme de Boigne, redoutable commère, racontera qu'un gros rire le tirait d'affaire, quand il ne savait que dire, mettant alors tout le monde mal à l'aise. Cette fois, quelques mots lui ont échappé, de contentement, quand il a songé à la stupeur de La Fayette, ce matin, en ne trouvant pas les oiseaux au nid ; et même une parole virile : « Quand je serai le cul sur la selle, je serai tout autre<sup>11</sup>. » À cheval, lui que la graisse, à trente-six ans, menace déjà, il peut avoir cet air de majesté qui lui manque si cruellement ailleurs. « Le cul sur la selle », c'est aussi la tête pleine de vent, l'espace libre, la force retrouvée, et pour ce roi modeste qui nourrissait peu d'illusions sur lui-même, le cœur délivré de tourments. À cheval, est-on le même homme ? Et c'est ce qu'il avait toujours aimé, le galop, la chasse, traverser les halliers, rentrer fourbu, compter les proies, festoyer entre chasseurs, dormir : les grands plaisirs des Bourbons.

Le roi, dans la lumière de l'après-midi, regarde le paysage. Il n'est pas vraiment beau, ce pays, terre blanchâtre, arbres clairsemés, route plate que le soleil, désormais installé en maître, décolore encore davantage ; sans compter la poussière qui vole sous les sabots des chevaux. On ne l'avait pas appelée « pouilleuse » pour rien, cette Champagne, mais elle n'en était pas moins une part de son royaume ; et quant à la « liberté des voyages », c'est bien ce qu'il avait réclamé en avril dernier, quand on l'avait empêché de se rendre à Saint-Cloud. Sans elle, avait-il dit, comment les Français pourraient-ils croire à sa liberté quand



il devait sanctionner les lois ? Lui-même avait bien peu voyagé, mais il avait toujours aimé la géographie ; le capitaine Cook était son héros ; et même aux Tuileries, ce palais de courants d'air, tout embarrassé des meubles rapportés précipitamment de Versailles, il avait trouvé à l'entresol la place d'un cabinet de géographie où s'établir pour lever des plans, rêver aux villes, aux forêts, aux fleuves. Dans la berline, il étale sur ses genoux les cartes que la route zèbre d'un trait rouge, montre même au dauphin les pointillés des départements tout neufs : une invention de l'Assemblée constituante.

Lui vient-il le soupçon que la géographie elle-même a changé ? Assurément, car en méditant l'itinéraire il a fallu prendre soin, et voilà pourquoi on ne court pas droit à la frontière, d'éviter les mauvaises villes, celles où l'esprit, dit-on, est détestable, et rechercher les bons pays. Un bon pays, il y a peu, était celui où l'on trouvait l'air vif, le sang beau, les filles girondes, le vin délicieux. Mais aujourd'hui, qu'est-ce qu'un bon pays ? Un pays sans club, sans exaltés dans les auberges, où le curé n'a pas juré, où nul ne s'interroge sur l'état de la garnison. Cela dit, même remuée par la fièvre révolutionnaire, n'importe quelle province vaut mieux que Paris. Après tout, songe ce prince qui savait son histoire, ce n'est pas la première fois, en France, que les rois doivent s'éloigner de leur capitale en émoi. Charles VII a dû rejoindre ses troupes en Poitou et Henri III prendre prétexte d'une promenade aux Tuileries pour s'éloigner avec quelques cavaliers, tandis que Paris acclamait le duc de Guise. Dans toutes ces crises, l'essentiel est de ne pas mettre un orteil hors des frontières. Louis XVI l'a appris de Mirabeau, mais aussi de l'histoire, et les souvenirs doivent lui revenir en foule : il sait que Louis XIV n'avait jamais pu oublier d'avoir dû, encore enfant, quitter en janvier 1649, avec la reine régente, une capitale en effervescence ; il sait qu'en 1633 Richelieu a plongé le chevalier de Jars dans les cachots de la Bastille sur le simple soupçon d'avoir voulu favoriser la retraite de la reine mère et de Monsieur en Angleterre. Et l'Angleterre, justement : voilà qui ne peut manquer de ramener la pensée du roi au triste sort de Charles I<sup>er</sup>, sur lequel il a tant médité en lisant Hume.

Rien de bien inquiétant pourtant dans les pays qu'on traverse, où les jeunes filles font des bouquets pour les reposoirs de la Fête-Dieu, qu'on doit célébrer après-demain. Et le roi, à ce jour, aura gagné Montmédy, il passera le bataillon en revue sur la grand-place. Il ne sera plus cet homme déguisé, il aura quitté ce frac brun, ce chapeau rond, il mettra le beau costume de velours rouge brodé d'or, celui qu'il portait dans le glorieux voyage de Cherbourg<sup>12</sup>. Un costume qui doit rouler à cette heure du côté de Pont-de-Sommevesle, dans la voiture de Choiseul. Quant au chapeau à larges bords, il est rangé là-haut, dans la vache de la berline. Lorsqu'il l'aura coiffé, il n'y aura plus de Durand, l'emblématique nom roturier qu'il s'est choisi. Mais le roi en majesté qui, devant l'autel pavoisé de drapeaux où se célébrera la messe militaire, remettra à M. de Bouillé, si dévoué dans cette

affaire, le bâton de maréchal de France. Alors on entendra encore « vive le Roi ! ». Peut-être même, « vive la Reine ! ». En tout cas, on acclamera le dauphin, ce joli enfant gai, « sans aucune idée de hauteur dans la tête<sup>13</sup> », disait sa mère, à qui chacun tirait son chapeau et auquel, en juillet dernier, les Fédérés avaient fait un triomphe.

Le dauphin a longtemps dormi. Il avait été tiré de son premier sommeil, prestement rhabillé, traîné de la cour des Princes à la cour Royale, puis hissé dans la citadine, où il a somnolé dans les jupes de « Madame Sévère » — c'est le nom qu'il donnait à Mme de Tourzel, sa gouvernante ; et dormi encore, plus tard, sur le velours d'Utrecht de la berline. Ce qui l'amuse, c'est qu'ici il n'y a plus de Sévère ni de Tourzel, mais une Mme de Korff, et aussi, car chacun a changé de nom dans cette escapade, une Amélie — sa grande sœur ; une Rosalie — sa tante ; une Mme Rochet — sa maman. C'est une comédie, un grand jeu. Il y a eu ce pique-nique, qu'on a déballé ce matin après une ville qui, papa l'a dit, s'appelle Meaux — du veau froid, un quignon, du vin pour les grandes personnes ; et c'était bien amusant de manger sans assiettes ni fourchettes, à la manière des chasseurs. Et après, quand il a fallu gravir cette longue côte, il a eu la permission de marcher un peu. Il n'y a pas beaucoup de fleurs sur les talus brûlés, juste des ombelles et de petits chardons desséchés, mais au-delà, dans les blés, un incendie de coquelicots. N'empêche, c'est tout autre chose que le jardinet qu'on lui avait découpé dans les Tuileries, où il traînait sa brouette sous le nez des grenadiers. Et puis, autre bizarrerie, tout le monde est déguisé. La seule chose qui chagrine Aglaé — car le dauphin s'appelle Aglaé pour la circonstance — c'est qu'on l'ait, allez savoir pourquoi, habillé en fille. Lui aurait voulu des bottes : ne roulait-on pas vers une place forte ? avait dit sa mère. Et ne possédait-il pas déjà un régiment tout à lui, le Dauphin-dragons, dont l'habit vert s'ornait de retroussis roses ? Il aurait souhaité son épée, son costume d'ancien chevalier français, qu'il adorait, son cordon bleu et même l'armure que lui avait faite un M. Palloy, que ses parents n'avaient pas l'air d'aimer beaucoup. Mais il s'en montrait très fier et il n'est pas content de cette robe en forme de chemise, nouée au cou, toute semblable à celle de sa grande sœur.

Des années plus tard, la petite fille assise dans la berline, seule rescapée, avec la gouvernante, de cette étrange aventure, deviendra dans la rhétorique exaltée de la Restauration l'« ange de bonté », l'« orpheline du Temple », l'« auguste victime ». Une allégorie de la douleur, l'Antigone de Chateaubriand et de Ballanche. Pour l'heure, c'est tout juste une petite fille, qui froisse l'étoffe commune de sa robe. Elle n'est pas satisfaite, Amélie, qui la veille s'appelait Marie-Thérèse, de cette robe d'indienne, « à fond de merd'oye », avec des fleurettes bleues et blanches, enguirlandées de feuillage vert et jaune, bien ordinaire à son goût<sup>14</sup>. Que peut penser une jeune personne quand elle voit ses parents déguisés, sa mère en robe grise et mantelet noir, son père moins reconnaissable encore avec sa redingote vert foncé, sa pauvre perruque ? Sa tante Élisabeth et Mme de

Tourzel n'ont elles aussi que des couleurs maussades sur leurs robes du matin, du gris muraille, du vert sapin, du noir. Son petit frère, en revanche, est charmant dans sa robe de fille. Et petit à petit, elle se rassure, Marie-Thérèse. Hier, ses parents, fort agités, lui ont si souvent répété de ne pas s'inquiéter et surtout de bien mentir à ceux qui l'interrogeraient, qu'elle a eu très peur<sup>15</sup>. Et plus encore le soir, quand il a fallu attendre une heure infinie rue de l'Échelle, après avoir tourné en voiture autour des Tuileries, avec Mme de Tourzel et M. de Fersen : le mieux déguisé de tous, celui-ci, en tenue de cocher de remise, et qui jouait plaisamment son rôle, faisant claquer son fouet, parlant comme un charretier. Maintenant qu'on a passé Châlons, où on lui avait dit que se tenait le danger, elle se calme : tout paraît tellement plus facile que la veille. Quand, bien plus tard, elle écrira ses souvenirs, son imagination aura tellement grossi ce soulagement qu'elle croira avoir vu à Châlons, pourtant si engourdie dans la torpeur de l'après-midi, des manifestations d'enthousiasme pour le roi. « On faisait, écrira-t-elle, des vœux pour sa fuite, on louait Dieu d'avoir pu apercevoir le roi<sup>16</sup>. »

Ce n'est pas du tout ce que raconte Mme de Tourzel, sûre, elle, qu'on a passé Châlons sans être reconnu. Elle est fière de son élève, à l'ordinaire assez craintif, et qui ne geint pas, « un vrai petit homme ». Pour son propre compte, elle est fort inquiète : elle a tout quitté pour suivre le roi et la reine, et s'en fera gloire ; mais elle sait, elle, que le pays tout entier est révolutionné, que les villes sont mauvaises, et ne croit pas qu'on ait judicieusement choisi les trois hommes en jaune qui les escortent — l'un juché là-haut sur le siège, l'autre trottant aux côtés des voitures et le troisième galopant en avant pour préparer les relais.

Elle ne sent pas l'étau d'angoisse se desserrer, Mme de Tourzel, et sa voisine pas davantage. À l'inquiétude Mme Élisabeth ajoute une note de mâle détermination. Elle appelait de ses vœux ce sursaut vigoureux : il y a longtemps, à ses yeux, qu'on aurait dû prendre un parti violent. Ses sentiments sur la Révolution avaient toujours été très véhéments. À la différence de son frère, qui avait puisé chez Hume l'horreur de la guerre civile, elle la jugeait nécessaire pour venir à bout de l'anarchie<sup>17</sup>. Elle joue, Mme Élisabeth, à « si j'étais roi », et la pieuse fille, la sainte de vitrail que célébreront les légendes de la Restauration, mais dont on disait alors qu'elle était l'homme de la famille royale — d'autres, il est vrai, comme Mirabeau, réservaient ce rôle viril à Marie-Antoinette —, se réjouit à l'idée de découvrir tout à l'heure, à Pont-de-Sommevesle, les dolmans bleu et blanc à la hongroise et les shakos de feutre noir des hussards de Lauzun. Et, bien sûr, Choiseul en personne, qui, même s'il est en réalité à la tête d'un régiment de dragons, les commandera. Alors, on pourra vraiment se dire sauvés.

## UNE ROUTE MALÉFIQUE

Il est déjà six heures du soir, on a maintenant quatre grandes heures de retard sur l'horaire prévu. Le soleil baisse derrière la berline, met un peu de rose dans le paysage écrasé de soleil, dans l'herbe beige et les pelades calcaires de la route ; et voici Pont-de-Sommevesle, promesse de liberté. Mais ce n'est rien, Pont-de-Sommevesle, juste une méchante mare, des buissons poudreux, une ferme isolée où se tient le relais de poste. Tout autour, le silence. Seraient-ils seuls, sur cette route ? Pas de chevaux qui piaffent, pas de trompette sonnante le boute-selle. François, celui des trois courriers qui court en avant-garde, n'a trouvé personne au-delà du relais.

C'est la stupeur dans la berline. Où peut bien être le fringant M. de Choiseul ? Le roi, a-t-on raconté, s'est alors cru perdu. Imaginait-il que derrière eux s'étaient lancés, à franc étrier ceux-ci, et bien plus rapides que la malle-poste, les poursuivants de La Fayette ? Quel parti prendre ? Il n'y en a qu'un : relayer, reprendre la route. Ce qu'on fait sans trop de commentaires ni de plaintes. Il ne faut pas éveiller la méfiance dans ces relais, dans ces villages où il y a toujours des curieux, des curieuses, enclins à s'approcher des nantis qui passent dans de grosses voitures insolites. Des émigrés peut-être ? Force est donc de partir au plus vite. M. de Choiseul, sans doute, les aura attendus à Orbeval, le relais suivant. Mais Orbeval, c'est tout juste une ferme, accotée à une chapelle. Et tandis qu'on commence à voir les collines d'Argonne se dorer au soleil couchant et qu'on distingue à gauche, près d'un lieu que la carte désigne comme Valmy, un moulin promis à la célébrité, il n'y a toujours ni Choiseul ni hussards. On n'aperçoit pas davantage le baron de Goguelat, qui s'était chargé des repérages, des calculs de l'espace et du temps. Une fois de plus, on relaie et on passe, mais l'inquiétude grandit.

Le convoi arrive à Sainte-Menehould, étagée de guingois sur sa colline. Ils ne savent pas encore, les fugitifs, à quel point ce nom deviendra pour eux maléfique, ni que va se jouer là le sort de leur équipée. Car ils traversent sans encombre la ville basse toute neuve, longent l'hôtel de ville à trois corps, où des lions montent la garde autour de la cour d'honneur, et passent entre les belles maisons, brique et pierre, dans le goût Louis XIII. Ici, ce sont les habits verts des dragons, avec leurs parements écarlates et leurs collets blancs, qu'ils s'attendent à retrouver. Mais aucun cheval visible non plus, pas de couleurs, nul casque de cuivre, nul cimier, pas de crinières noires, ni de sabres. On aperçoit bien quelques dragons, mais en tenue d'écurie, avec leurs bonnets de police verts et qui flânent nonchalamment en compagnie des gardes nationaux, en traversant la place en biais, vers le café du coin. Il y a une demi-heure, guère davantage, le bataillon au complet était là pourtant, et en ordre de marche, mais comment les fugitifs le sauraient-ils ? Ils ne demandent qu'à passer inaperçus, ne se renseignent pas, cherchent seulement l'inscription « on loge à pied et à cheval ». Et c'est là, juste à gauche, une grosse bâtisse carrée, devant laquelle se tient un maître de poste indolent, qui revient des champs. Les dévisage-t-il un